

Pierre Menetrier et l'histoire de la médecine *

par Bernard HOERNI **

Pierre Menetrier a laissé son nom à une rare gastrite susceptible de dégénérer en cancer. Sa carrière, riche en activités et en études, est trop oubliée et mérite d'être rappelée. Elle comporte schématiquement trois parts : des contributions à la pathologie infectieuse ; puis des travaux majeurs et originaux pour la compréhension des cancers ; enfin un apport substantiel à l'histoire de la médecine sur laquelle est centrée cette présentation (1).

Rappels

Né en 1859 à Paris, Pierre Menetrier (sans accent) complète ses études de médecine par l'externat, puis l'internat des hôpitaux. En 1892, il est reçu à l'agrégation de médecine légale. En 1899, il devient chef de service à l'hôpital Tenon et, en 1919, passe à

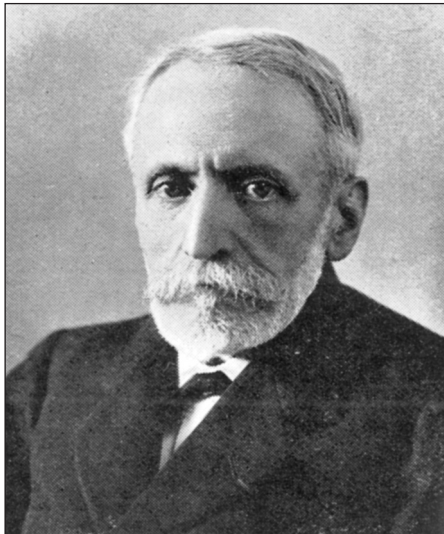


Fig. 1 : Pierre Menetrier lors de sa présidence de la Société française d'histoire de la médecine

(© Bibliothèque de l'Académie nationale de médecine)

l'Hôtel-Dieu où s'achève sa carrière hospitalière en 1924. Ses activités cliniques se prolongent par des autopsies et en laboratoire d'anatomie pathologique. Ses observations lui font décrire les états précancéreux, avec tous les états intermédiaires entre tissus normaux et tissus malins, ce qu'il formule magistralement dans un ouvrage, *Cancer*, qui connaît deux éditions, en 1908, puis en 1926-27 (2). Après quelques années de retraite, il se tue dans un accident de voiture près de sa propriété de Normandie en 1935.

Dans son éloge de 1962 à l'Académie de médecine, Henri Bénard rappelle que Menetrier est issu d'une famille d'historiens (3). Son grand-père maternel a consacré toute sa vie à l'histoire du protestantisme en France. Au Concours général, Pierre a été lauréat en histoire. Comme médecin, il devait ainsi s'intéresser à l'histoire de la médecine, comme professeur de faculté, à son enseignement. En décembre 1935, devant le Groupe

* Séance d'octobre 2013.

** 39, rue Georges Bizet, 33400 Talence ; mél : b.hoerni@orange.fr

français de l'Académie internationale d'histoire des sciences, son successeur Maxime Laignel-Lavastine résume son œuvre historique (4).

Faculté de médecine

Après avoir aboli la faculté de médecine, la Révolution rétablit une École de santé à Paris, en individualisant l'histoire de la médecine, associée à la médecine légale dans la dernière de ses douze chaires, dont Pierre Menetrier présentera l'histoire mouvementée (5). En 1898, comme agrégé de médecine légale, il est chargé du cours d'histoire de la médecine. L'année suivante, après la mort du professeur titulaire, il se substitue à lui avec un enseignement de 40 leçons. Il enseigne également une histoire des cancers et une des épidémies de grippe. Mais il est nommé seulement en 1919 titulaire de la chaire d'histoire de la médecine et de la chirurgie. Il l'occupe douze ans, jusqu'à sa retraite universitaire en 1931, alors que la plupart de ses prédécesseurs n'occupent ladite chaire que quelques années, en attendant d'accéder à un poste mieux coté.

Le 20 novembre 1919, dans sa *leçon inaugurale* Menetrier commence par rendre hommage à ses maîtres et défend l'histoire de la médecine et son enseignement. Au sortir de la Grande Guerre, elle devrait avoir pour devise la *défense et illustration* de la médecine française. Il brosse une façon de voir l'histoire des maladies en profitant du centenaire de la publication de l'ouvrage princeps de Laennec, *De l'auscultation médiate*. On y trouve, certes, "l'exposé d'une méthode nouvelle", mais aussi "une conception

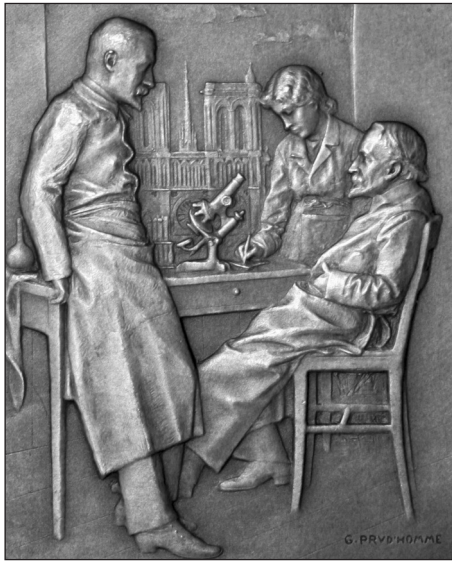


Fig. 2 : Revers de la médaille qui lui a été offerte lors de sa retraite hospitalière en 1924
(© Bibliothèque de l'Académie nationale de médecine)

nouvelle de la pathologie". Laennec est non seulement "inventeur de l'auscultation", mais aussi "créateur de la pathologie moderne". Il a su exploiter les observations faites grâce à son "cylindre" parce qu'il a pratiqué pendant presque vingt ans des études anatomiques. Pour Menetrier, ce qui est capital dans son œuvre, "c'est la manière d'étudier et de décrire les faits", "c'est la *lésion vivante*, en action... qu'il s'efforce de décrire". L'auscultation médiate lui a permis de dépasser les lésions "mortes et définitives" pour les suivre "vivantes" et décrire leur évolution qui ne se termine pas toujours mal. Il a ainsi pu distinguer les pneumonies des pleurésies. Menetrier prend justement l'exemple des pneumonies, qu'il connaît bien, pour en retracer l'histoire depuis Hippocrate. En 1826, lors de la célébration du centenaire de la mort de Laennec, Menetrier reviendra en détail sur la découverte de l'auscultation.

Il fera, dit-il, l'"histoire de l'évolution médicale dans ses rapports avec celle de l'humanité". Cette médecine est "l'art de soigner les malades... qui remonte aux âges les plus lointains de l'humanité" ; c'est aussi une science, "la science des maladies... beaucoup plus jeune". "La première œuvre où nous apparaît incontestablement la science médicale est cet ensemble que nous désignons sous le nom d'Hippocrate... où la médecine raisonne sur la maladie, élimine les influences magiques ou mystiques, pour ne s'occuper que des causes naturelles".

De son propre enseignement, reproduit en cycles de quatre ans couvrant la totalité des siècles, à trois reprises en douze ans, il ne nous reste presque rien. Seuls quelques-uns de ses cours, consacrés à Trousseau, Cruveilhier, Orfila ou Davaine ont été publiés par un de ses auditeurs, R. Neveu. Il avait un auditoire peu abondant, mais fidèle. “La fièvre de la vie moderne est trop prenante pour laisser une place suffisante aux récréations de l'esprit” (3), sans doute déjà considérées comme ancillaires.

Société française d'histoire de la médecine (SFHM)

Dès sa fondation en 1901, Menetrier fait partie de ses quelque 140 membres. Assidu aux séances, à partir de 1920 il y présente de nombreuses communications et analyse régulièrement des livres ou articles historiques publiés ailleurs. En 1924, Menetrier est l'un des quatre vice-présidents de la Société internationale d'histoire de la médecine, dont il a été l'un des fondateurs et où les Français et le français occupent longtemps une place de choix, et il prend la présidence de la SFHM.

Laignel-Lavastine (4) le croque dans sa fonction de président : “Enfoui dans son pardessus, M. Menetrier [...] écoute une lecture que son auteur n'a pas eu le temps de faire plus courte. [Puis], protocolairement, il demande qui veut prendre la parole et dans la discussion, donnant libre essor à sa verve critique, appuyée sur une érudition sûre, il calme les enthousiasmes trop prompts, fait distinguer le possible, le probable et le certain, hiérarchise les documents pour mettre de la perspective dans l'histoire et en quelques phrases incisives ouvre des perspectives nouvelles...”. Il y présente ses principales contributions originales. Entre 1920 et 1935, le site de la SFHM recense 26 références de Menetrier, dont 17 communications proprement dites, soit une par an. D'autres sont présentées dans des congrès internationaux.

Infections

Dès sa thèse, soutenue en janvier 1887, Menetrier consacre une trentaine de pages à l'histoire de la grippe. Il reprend notamment les épidémies antérieures à celle qu'il analyse, la première citée en 1557. Au cours des années suivantes il rédige quelques notes sur l'histoire de la morve, du charbon, de la rage, de l'actinomyose. En juillet 1925, au 5ème congrès international d'histoire de la médecine à Genève, il fait présenter sa communication sur “Les ancêtres du tréponème” par Laignel-Lavastine. La dernière communication de Menetrier est présentée peu après sa mort par le même collègue au congrès de Madrid de septembre 1935. Il défend “l'ancienneté de la syphilis dans le Vieux Monde” à partir de l'origine, pour lui toujours syphilitique, de l'anévrisme de l'aorte, décrit dans des textes anciens, ce qui ne sera pas confirmé. Ce n'est pas finir en beauté, mais l'histoire apprend à être modeste.

Cancer

Menetrier partage l'histoire du cancer en quatre périodes :

1. D'Hippocrate à Bichat, dans le cadre de la théorie des humeurs, “l'atrabile, imaginée par Hippocrate au Vème siècle avant notre ère, était encore la cause souveraine des tumeurs malignes au XVIème siècle”. Il est recommandé de ne pas les traiter, parce que ce traitement peut accélérer l'évolution et que son inefficacité expose à des accusations d'incompétence. Galien est plus interventionniste et Ambroise Paré défend l'extirpation chirurgicale.

2. Du XVIIIème siècle à l'application du microscope, c'est une phase d'observations encore embryonnaires, “d'anatomie pathologique macroscopique”. “Après l'effondre-

ment du système de Galien, l'atrabile, faute d'ailleurs d'avoir jamais existé, disparut enfin de la pathologie". Bichat et ses élèves rattachent les tumeurs aux tissus normaux correspondants.

3. La phase moderne commence avec l'étude au microscope des tumeurs, dominée par Virchow. On passe des tissus aux cellules, les cellules normales donnant des cellules cancéreuses en une véritable filiation génétique. La variété des cellules normales explique celle des tumeurs malignes correspondantes.

4. La période contemporaine renforce les études microscopiques et ajoute des contributions expérimentales.

En 1921, Menetrier présente une communication sur le "cancer" du sein de la reine Atossa, qu'une ancienne traduction considère comme un premier cas de guérison de cette maladie. Dans le texte original, Hérodote emploie un mot qui signifie tuméfaction, et non le terme *καρκίνος*. Le cancer était alors jugé incurable et le médecin se serait gardé de le traiter. Atossa a un âge où le cancer du sein est rare et un simple abcès du sein consécutif à l'allaitement est probable. À partir des statistiques du cancer, en 1926 à l'Académie de médecine, il montre que la fréquence de ces maladies à Paris n'a pas beaucoup changé en près d'un siècle, du moins si l'on tient compte de l'âge puisque le vieillissement en est le principal responsable.

Anciens médecins

Dans une communication de 1930, Menetrier s'interroge sur la source des connaissances en anatomie humaine des médecins de l'école hippocratique ou d'Aristote. En ces temps, le respect dû aux morts et à leurs dépouilles en Grèce représentait, dit-il, "un obstacle absolu à des investigations anatomiques". Les connaissances anatomiques ne pouvaient provenir que d'animaux, de l'examen de squelettes ou de larges plaies humaines. Alors que Littré a soutenu que "des corps humains ont été examinés plus ou moins exactement avant les anatomistes alexandrins", Menetrier le rejoint en apportant une précision décisive : les médecins de l'époque pouvaient examiner des fœtus ou des nouveau-nés morts après avoir été abandonnés, auxquels les défenses légales et religieuses ne s'appliquaient pas. Cela explique que les descriptions d'Aristote aient été à la fois plus précises qu'à partir des seules observations animales et relativement approximatives. Quant au *Traité du pouls* attribué à Rufus d'Éphèse, c'est "un chef-d'œuvre d'exposition systématique", mais dû à un auteur plus ancien, probablement un élève d'Hérophile. Ce dernier était expert en sphymologie, établissant même une chronométrie du pouls grâce à une clepsydre de poche.

Le 20 décembre 1930, Menetrier préside une cérémonie organisée pour le millénaire de Razès. Il inscrit ce grand médecin dans la "médecine arabe", par quoi il entend des médecins de langue et de civilisation arabes, de Perse jusqu'au Maroc et en Espagne. Elle ne comprend pas que des Musulmans, mais aussi des Chrétiens et des Juifs. Elle a d'ailleurs commencé à s'individualiser avant l'Islam. À la fin du VII^{ème} siècle commencèrent des traductions massives des auteurs grecs en arabe, notamment à l'initiative du fils du célèbre Haroun al Rachid, inspiré dit-on par un songe où lui était apparu Aristote. Il fit venir des médecins héritiers de Nestoriens persécutés, de Perse à Bagdad, où il fonda une école de médecine avec un hôpital, qui devint "le centre d'instruction médicale le plus florissant de tout l'Orient". Né en Perse en 850, Razès est l'un des plus illustres de ces médecins, auteur de plus de 200 ouvrages et de descriptions classiques, comme celles de la variole ou de la rougeole. Il fut suivi par bien d'autres médecins fameux comme

Avicenne ou Averroès. Médecine et science bénéficièrent du développement de riches bibliothèques, contenant par exemple plus de 600 000 volumes à Cordoue. À partir de ces nombreux documents d'origine grecque, la médecine arabe se développe de façon autonome et produit des ouvrages qui seront transmis, principalement à travers l'Espagne, aux Européens occidentaux qui les traduiront à leur tour.

Médecins plus récents

Menetrier s'attache aussi à des médecins du XIX^{ème} siècle : par exemple à Cruveilhier, auteur d'ouvrages d'anatomie pathologique d'avant le microscope, à Orfila, à Pierre Rayer, nommé doyen de la faculté de médecine par Napoléon III, mais mal accepté et qui dut démissionner, à Davaine qui le premier a observé au microscope la "bactéridie" du charbon, ou encore à Balzer, dermatologue bien oublié. En 1928, il présente les éléments du legs de son aîné Gilbert au Musée de la faculté : plus de 2300 médailles des facultés et écoles de médecine, des académies de chirurgie et de médecine, de sociétés médicales, de l'Assistance publique, des épidémies, de congrès..., des gravures et portraits de médecins, des instruments chirurgicaux, etc. En 1929, il rédige la nécrologie de Raoul Brunon, directeur de l'École de médecine de Rouen, où il a créé une musée d'histoire de la médecine.

En décembre 1930, à la séance solennelle de l'Académie de médecine qu'il finit de présider, il prononce l'éloge de François Sigismond Jaccoud (1830-1913), dont il a été chef de clinique. Genevois émigré à Paris en 1849, il y connaît des débuts difficiles, payant ses études en se faisant engager comme violoniste. En 1860, il soutient sa thèse sur l'albuminurie, découverte 33 ans plus tôt, en faisant état de déjà 590 références. Après sa naturalisation il fera une brillante carrière universitaire et hospitalière. En 1864, Jaccoud est chargé par le doyen Rayer d'une mission sur l'enseignement médical en Allemagne dont il ramène un rapport servant de base à une réforme de l'enseignement en France. En 1867, il organise le premier congrès médical international dans le cadre de l'Exposition universelle de Paris. En 1870-71, il publie un *Traité de Pathologie interne* tenant compte de tous les travaux parus dans l'ensemble du monde et les mettant en référence. Professeur de pathologie interne en 1876, il est réservé sur la climatothérapie de la phtisie pulmonaire et défend une prophylaxie de la tuberculose par l'évitement des contacts. Il démontre la transmission de la fièvre typhoïde par l'eau potable. En 1877, Jaccoud est élu à l'Académie de médecine qu'il préside en 1898. Élu secrétaire perpétuel en janvier 1901, il organise son transfert de la rue des Saints-Pères à la rue Bonaparte. Le 25 novembre 1902, le nouvel Hôtel de l'Académie est inauguré en présence du Président de la République et Jaccoud prononce un "Salut à la rue Bonaparte".

Anciens documents

Dans une série de publications Menetrier présente des documents qui lui ont été communiqués ou qu'il a retrouvés. En 1920, sa première communication à la SFHM traite d'une *consultation par correspondance* de 1758. Un praticien spécialisé en maladies vénériennes répond à une dame qui lui a exposé un cas atteint d'une probable syphilis nerveuse. Des remèdes préconisés, on peut retenir l'application sur le sommet de la tête rasé d'un pigeon ouvert vivant par le dos, à répéter tous les huit jours.

L'un de ses élèves a transmis à Menetrier des manuscrits de *chirurgiens du XVII^{ème} siècle*, hérités de sa famille. Le chirurgien est défini comme "celui qui par bonne méthode et raison guérit les malades par manuelle opération". Un "discours des os" détaille toutes les pièces du squelette en deux pièces de vers. La chaudepisse est une "débilyté des testi-

cules et vaisseaux spermatiques d'une nature âcre, maglygne et veinieuse". "Des membres principaux sont quatre, à scavoïr le cœur, soleil de notre corps, le cerveau, siège de la sâpience, le foye, siège de la concupiscence, et les testicules non nécessaires à la vie mais parties nobles et principales sans lesquelles nul animal pourrait point être engendray".

Remis par un collègue à Menetrier, des documents concernent *François Magendie*. Né en 1783 à Bordeaux, il est reçu à l'internat des hôpitaux de Paris en 1803, commence à être placé à l'hôpital Saint-Louis et sera docteur en médecine en 1808. Il est dispensé de service militaire en raison d'une santé défectueuse rattachée à "des obstructions viscérales". Après avoir été prosecteur d'anatomie, il s'illustre dans des études de physiologie. Élu à l'Académie des Sciences, il commence à donner, en 1824, un cours de physiologie. En 1832 il accède à la chaire de médecine du Collège de France. Pour son cours de physiologie expérimentale, il est autorisé à utiliser des pièces anatomopathologiques provenant de son service de l'Hôtel-Dieu, à condition toutefois de ne prendre "aucune partie des corps réclamés par les familles".

En 1840, dans sa lettre lui annonçant sa promotion au grade d'officier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, le ministre de l'Instruction publique Cousin salue l'un des "plus éminents physiologistes, la sagacité audacieuse de vos expériences et les résultats féconds qu'elles ont produits, les théories nouvelles que vous avez présentées dans vos cours du Collège de France". Menetrier présente encore des lettres de remerciements de malades et quelques notes manuscrites de Magendie sur des expériences ou l'autopsie d'un chien enragé.

En 1927, Menetrier présente succinctement ce qu'il a trouvé au "hasard d'une exploration dans les boîtes à bouquins qui bordent les quais de la Seine". Cinq volumes manuscrits au crayon traitant d'histoire de la médecine correspondent aux notes de Gabriel Andral, notamment consacrées à Galien, pour des cours d'histoire de la médecine donnés librement avant le rétablissement de la chaire correspondante.

La santé des rois de France

Dans une communication de 1920 Menetrier soutient que les derniers rois mérovingiens n'étaient pas seulement fainéants, ils étaient aussi alcooliques. Ces héritiers des Francs qui ont conquis la Gaule ont voulu jouir des biens acquis et se sont livrés à "des excès de nourriture et de boisson". Après la mort de Clovis en 511, un "abâtardissement progressif" et "une déchéance de la race" finiront par emporter la dynastie. Ces dégénérescences peuvent venir des règnes d'enfants poussés à la débauche. Leurs excès génésiques sont accentués par la boisson, selon la croyance que "*sine Baccho, friget Venus*".

La communication sur "Louis XIV, ses médecins et ses historiens" est un modèle d'analyse historique. On sait que trois des premiers médecins du Roi Soleil, Vallot, d'Aquin et Fagon, ont rédigé, de 1647 à 1711, une chronique médicale, qui était montrée à la reine-mère puis au roi, avec son accord, et a été éditée en tant que *Journal de la santé du roi Louis XIV* en 1862. Michelet en tête, les historiens de la fin du XIX^{ème} siècle, héritiers de la Révolution qui a renversé la monarchie, se sont saisis de ce journal pour déduire des infirmités et maladies du souverain des conclusions négatives sur le déroulement de son règne. Par un mouvement de balancier, au début du XX^{ème} siècle, émancipés d'une allergie à la monarchie, les historiens suivants ont réhabilité le souverain, en accablant ses médecins. Se reportant aux textes originaux, Menetrier fait le procès d'historiens tendancieux, corrige des interprétations erronées ou curieuses, et oppose une

santé abusivement jugée précaire à une existence de 77 ans. Critiquant le *Louis XIV* de Louis Bertrand, il réhabilite les médecins qui, pour lui, ont plutôt bien traité leur royal patient, avec les connaissances et les moyens dont ils disposaient.

Divers

En 1920, au 1er Congrès de l'Art de Guérir en Belgique, Menetrier rattache l'inspiration d'Edmond About – qui raconte comment *Le nez d'un notaire*, greffé à partir du bras d'un domestique, se putréfie quand ce dernier meurt – à une publication de Van Helmont. En 1922, au 2ème congrès d'histoire de la médecine à Paris, il présente des extraits de *Baliverneries* qui font revivre consultations et démonstrations anatomiques du XVIème siècle. En 1923, au 3ème Congrès de l'Art de Guérir à Londres, il rappelle un écrit de l'anatomiste Riolan : “lorsqu'on travaille sur le corps humain [...] il faut ramasser soigneusement les chairs de ce misérable corps, les mettre en un lieu où les chiens et les chats ne les puissent atteindre...”. Menetrier signale qu'au musée Dupuytren, le garçon dispose chaque année à la Toussaint un bouquet de chrysanthèmes en mémoire de tous ces morts qui ont livré “leurs misérables restes pour que les survivants soient mieux soignés”.

En 1922, il commémore le centenaire de la suppression de la faculté de médecine de Paris. Les professeurs nommés à la fin de la Révolution ou sous l'Empire, comme les étudiants turbulents, vivent mal la nomination de l'abbé de Frayssinous, premier aumônier du roi, comme grand maître de l'Université, ou celle de l'abbé Nicolle comme vice-recteur. Le 18 novembre 1822, la séance solennelle de la faculté est troublée par des manifestations qui obligent ce dernier à sortir par la petite porte. Louis XVIII supprime la faculté trois jours plus tard. Elle est rouverte en mars 1823, après purge de onze professeurs, dont Moreau (de la Sarthe), titulaire de la chaire d'histoire de la médecine. La nomination de nouveaux enseignants laisse vacante cette chaire qui ne sera rétablie qu'en 1869 pour être occupée par Daremberg.

En 1926, Menetrier publie dans *La Semaine des hôpitaux* un article sur l'histoire de l'Hôtel-Dieu, où il vient de finir sa carrière hospitalière, en regrettant qu'elle ait été négligée.

Commentaires

Pour ses communications historiques comme dans ses activités cliniques et d'anatomie pathologique, Menetrier bénéficie de précieuses qualités. Alors qu'il va prendre la présidence de la SFHM, en janvier 1924, son prédécesseur les souligne : “solidité de l'érudition historique, à la base ; dans le maniement des textes, esprit critique, permettant une discrimination prudente des documents employés ; enfin, dans l'estimation des causes, induites de leurs effets, sagacité, bon sens, sûreté du savoir médical et clinique”. Pour R. Neveu, “il disséquait les aphorismes d'Hippocrate ou les théories de Claude Bernard avec la même minutie qu'il avait disséqué, à Tenon ou à l'Hôtel-Dieu, les organes cancéreux”.

La principale trace qui reste de lui est la “maladie de Menetrier”, gastrite polyadénomateuse qu'il a individualisée alors qu'il n'avait pas trente ans. Comment une vie et surtout une œuvre si considérables ont-elles pu être oubliées à ce point par la suite ? En ce qui concerne l'histoire de la médecine, comment se fait-il que Menetrier ne nous ait pas laissé la somme qu'on pouvait attendre de lui ? Son enseignement prolongé s'est forcément appuyé sur quantité de notes. Par ailleurs, on le sait capable d'écrire de gros livres, comme il l'a prouvé avec les deux éditions de *Cancer*. Enfin il a été “libéré” de

son service en 1925 et du cancer en 1927, et a pu alors se consacrer entièrement à l'histoire qu'il continue à enseigner pendant encore quatre ans. D'ailleurs, de 1927 à 1931, il s'est manifesté dans ce domaine à plus de 20 reprises. Il bénéficie de près de quatre années actives pendant lesquelles il aurait pu composer un bel ouvrage. Mais on ne voit plus rien, à part sa communication posthume sur la syphilis. A-t-il connu une lassitude, une panne, comme en connaissent des écrivains et pas seulement des écrivains ? A-t-il déprimé après la disparition de sa mère à laquelle, célibataire, il vouait une grande piété filiale ? Ou bien a-t-il choisi de s'effacer pour laisser le champ libre à son successeur, Maxime Laignel-Lavastine, avec lequel il entretient de bons rapports, professionnels et de voisinage normand ? En 1936, celui-ci va commencer à faire paraître, une *Histoire générale de la médecine, de la pharmacie, de l'art dentaire et de l'art vétérinaire*, celle qu'on aurait attendue de Pierre Menetrier. Dans sa préface, l'auteur principal écrit : "Le public cultivé s'intéresse de plus en plus à l'histoire sous toutes ses formes". Le premier tome, qui couvre la période allant "de la préhistoire à la décadence de la médecine latine", comporte des chapitres rédigés par treize auteurs différents. On a là une bonne explication à la discrétion de Menetrier : l'histoire de la médecine comprend désormais tant de matière qu'elle dépasse les possibilités d'un seul homme.

Conclusion

Je rejoins le sentiment par lequel Laignel-Lavastine (1936) conclut un hommage aux contributions de son prédécesseur : "Lire les œuvres de nos maîtres est la meilleure manière de les honorer. Nous sommes d'ailleurs récompensés de cette activité intellectuelle, car nous pénétrons ainsi dans leur intimité, nous assistons à la genèse de leur pensée, nous sentons palpiter leur âme, nous les croyons toujours vivants". Je ne suis pas sûr que nos maîtres aient besoin d'être honorés, qu'on pénètre dans leur intimité, ni qu'il faille les croire toujours vivants, mais il n'y a pas de raison de se priver du plaisir intellectuel de retrouver la genèse de leur pensée et, pourquoi pas, de sentir palpiter leur âme.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- (1) HERNI B. - *Pierre Menetrier. Infections, cancer et histoire de la médecine*, Paris, Glyphe, 2013.
- (2) HERNI B. - *Pierre Menetrier. Les états précancéreux et la prévention des cancers*, *Rev Prat*, 2013 ; 63 : 585-589.
- (3) BENARD H. - Pierre Ménétrier, 1859-1935, *Bull. Acad. Nat. Méd.*, 1962 ; 146 : 664-671.
- (4) LAIGNEL-LAVASTINE M. - L'Œuvre historique de Pierre Menetrier. *Archeion*, 1936 ; 18 : 23-28.
- (5) MENETRIER P. - L'enseignement de l'histoire de la médecine à l'École de santé et à la Faculté de médecine de Paris, *Bull Soc Franç Hist Méd*, 1930; n° 24 : 362-368.

RÉSUMÉ

Surtout connu par la gastrite qu'il a décrite en 1886 et qui a pris son nom, clinicien et pathologiste, Pierre Menetrier s'est également illustré en histoire de la médecine dont il a occupé la chaire à la faculté de médecine de Paris de 1919 à 1932. Il a présenté de nombreuses communications à la Société française d'histoire de la médecine qu'il a présidée en 1924-25.

SUMMARY

Remembered for the gastritis he described in 1886, the french physician Pierre Menetrier published also a lot of papers on history of medicine. He held the chair of this matter at the Paris faculty of medicine between 1919 and 1932 and was the president of the French society of history of medicine in 1924-25.